

Un très grand livre : " Une contre histoire de la colonisation française" de Driss Ghali

Posté le : 29 avril 2023 11:44 | Posté par : Blog du cercle des économistes e-toile

Catégorie: Actualité chaude, Concepts fondamentaux, Pays en voie de développement, Crise systémique, Attitudes, Crise mondiale, Histoire économique récente, Réforme, Economie et politique

La liberté et l'intelligence courent le monde. Sauf dans les universités où coulent surtout la pensée unique socialiste et ses slogans. Cela a toujours été vrai de la Sorbonne et pratiquement de toutes les universités occidentales depuis 1945. On y préfère généralement un prêt à penser commode même faux à toute réflexion véritable. Parfois l'intérêt prime la vérité ou la passion ou même les deux.

Plusieurs études historiques universitaires ont été des puits de mensonges sur des sujets sensibles : la guerre d'Espagne ; les génocides socialistes comme Holodomor en Ukraine ou l'extermination des paysans chinois ; la colonisation...

Ce sont toujours des particuliers indignés qui prennent en main le travail nécessaire à rétablir un peu de vérité, d'ouverture, de respiration, sur ces sujets maudits. On leur reproche toujours les mêmes défauts : ils ne sont pas historiens professionnels ; ils sont tendancieux ; ils sont à la solde de je ne sais qui. Bref, ils sont à jeter dans les poubelles de l'histoire.

Jusqu'à ce que le vent change et que la vérité soit reconnue : ce qu'ils disaient était exact, censé, précis, descriptif et analytique.

Sur tous les sujets sensibles on trouve des auteurs qui ont été rejetés, mais qui ont réussi à percer un petit trou dans la muraille.

Kravchenko avait définitivement réglé son compte au stalinisme avant même Soljenitsyne.

Simon Leys avait définitivement mis fin au culte de l'horrible criminel de masse, Mao Tsé Tong.

Pio Moa a définitivement coupé le cou à l'hydre colossale qui accumulait des mensonges éhontés sur l'histoire de la guerre d'Espagne.

Impossible de revenir en arrière. Le mensonge n'est qu'un mensonge. Il vit jusqu'à ce qu'on n'accepte plus de le tolérer. Et on trouve toujours une âme pure pour cette exécution. Lorsque l'œil est dessillé, il voit toujours la même réalité objective. Quel que soit l'observateur. Quelle que soit la violence perverse du tricheur qui croit encore devoir propager des slogans frelatés et intéressés.

Ce qui frappe, c'est le changement radical de l'opinion publique. Pour avoir, moi-même, écrit le seul livre français seulement consacré à Holodomor, refusé par tous les éditeurs sans exception, qui y voyaient comme une corruption du slogan socialiste dominant et « une forme d'auxiliarat des nazis petliouristes » (sic), j'ai vécu la dureté du combat contre ceux qui ne voulaient pas de la qualification de génocide. Mon ami Léon Chaix s'est fait virer de Wikipédia pour avoir porté cette idée. On a vu le Parlement européen refuser la qualification de génocide en concédant le crime contre l'humanité. Sarkozy et Kouchner n'ont pas voulu entendre parler de génocide. Crime contre l'humanité d'accord. Mais pas génocide. La guerre en Ukraine a tout balayé. Tout le monde est d'accord pour qualifier Holodomor de génocide. L'affaire est close. C'était bien un génocide. On ne discute plus et on ne discutera plus. Tous savaient qu'ils mentaient. Mentir n'a plus d'objet.

Le livre de Driss Ghali est de la même veine. Il casse des mensonges indurés qu'on est censé ressasser comme des vérités absolues. Sa contre histoire de la Colonisation française est ce qui a été écrit de mieux sur le sujet depuis cinquante ans. Son livre est naturellement vomi au sein de l'université française et de l'Éducation nationale, alors qu'il devrait y être une bible.

Je ne connais pas l'éditeur, Jean-Cyrille Godefroy, mais grâce lui soit rendue d'avoir édité Driss Ghali.

Quelle est la force du livre de Driss Ghali ? Un rappel exact des faits et une analyse lumineuse des évolutions.

Qu'on me pardonne un souvenir personnel. En 1958, l'arrivée du Général de Gaulle s'est accompagnée dans les premiers temps d'une floraison d'images de fraternisation et de glorification de l'Algérie française. Parti dans un collège anglais à Tunbridge Wells, pour fortifier mon anglais, notre prof occasionnel était un de ces produits d'Oxford qu'on ne peut qu'admirer. De discussions passionnées sur la colonisation en discussions passionnées sur la décolonisation, j'en vins à son argument : la fraternisation n'était pas bidon, beaucoup d'Algériens étant à juste titre attachés à la France, mais l'indépendance était inévitable et viendrait vite.

Je retrouve dans le livre de Ghali toute la finesse de ces discussions impromptues et qui toutes pointaient que la colonisation s'est toujours imposée pour de mauvaises raisons et n'a jamais touché le cœur de la civilisation des peuples ou peuplades occupées. Les grandes puissances européennes se devaient d'avoir des colonies et un Empire parce que c'était facile et parce que sinon un autre le ferait.

La France battue par les Allemands en 1870 et privée de l'Alsace et la Lorraine se devait de retrouver un moral et des vertus militaires. La gauche de l'époque a considéré la colonisation comme le moyen le plus simple. Paradoxe déjà relevé par Éric Zemmour, la colonisation, c'est la gauche ! Pour l'essentiel la colonisation française a eu lieu entre 1880 et 1914.

Cet aventurisme coûtait peu s'il s'agissait de briser les pouvoirs en place dans des sociétés souvent atroces, miséreuses et profondément injustes. En cassant des dominations et des pratiques odieuses, elles libéraient certains tout en ravalant d'autres. La France a toujours trouvé des alliés sur place justement chez ceux des peuples ou des groupes humains qui étaient maltraités depuis des lustres.

Mais il ne fallait pas prétendre apporter la civilisation. La France n'avait pas les ressources pour s'occuper du terrain et des gens. Les colonies françaises étaient à peu près vides de richesses. Le peuplement colonial a toujours été ralenti par l'inappétence des candidats, devant le peu de perspectives à espérer et le nombre des dangers à endurer notamment médicaux.

Les politiques coloniales ont toujours été des pratiques de comptoirs où seules comptaient les populations européennes, personne n'ayant le moindre moyen d'aller en profondeur dans les territoires, sauf quelques saints saisis d'évangélisme ou de recherche scientifique.

Lorsqu'après-guerre, sous la double pression des Américains et du communisme, les colonies devinrent l'objet de véritables politiques de développement, on comprit rapidement que la France n'en avait pas les moyens et que les dégâts de la défaite en Asie et en Europe avaient déconsidéré définitivement le colonisateur.

La décolonisation a donc été presque partout extrêmement facile, avec partout des élites plutôt bienveillantes pour l'ancien colonisateur. Bien sûr il ne fallait réclamer son éviction par la force. La Tunisie comme le Maroc ont payé le prix de répressions ponctuelles mais violentes. Mais en dehors de l'Algérie et du Vietnam, la fin de la colonisation s'est faite facilement.

En Asie l'affaire était devenue difficile du fait de l'humiliation de la France par les Japonais. L'action des communismes n'arrangeait pas les choses. La guerre s'est produite entre puissances étrangères qui ne représentaient pas et de loin la majorité des populations autochtones (ou indigènes comme on voudra). La France gagnera la guerre en Algérie à un prix démesuré pour les deux camps. L'indépendance sera octroyée dans les formes à des forces vaincues qui ne l'ont jamais digéré et se mirent aussitôt à multiplier les pires crimes. La France perdra pied en Indochine, bientôt remplacée par les Américains « décolonisateurs » pris à leur propre piège et bientôt écartés.

Pour la France, la colonisation a finalement été une mauvaise affaire globale mais avec des bénéfices qui ne sont pas ceux qu'on croit.

La colonisation a été une bénédiction lors des deux guerres mondiales en mobilisant des ressources humaines coloniales dont l'absence n'aurait pas permis de participer autant à la victoire. Pour le reste cela n'a été qu'une suite de désillusions et de coûts.

Pour les colonies elles-mêmes, le bilan est à la fois plus profond et moins circonstanciel, mais tout aussi ambigu. La France n'avait pas les moyens d'aller très loin dans la modernisation de la vie des populations sous protectorat. Elle manquait déjà de bras en métropole et elle a dû faire face à trois guerres terribles entre 1870 et 1940. Son implication n'a jamais pu aller très loin en faveur du gros de la population locale qui a été largement laissée à ses coutumes et modes habituels de fonctionnement. En revanche elle a réussi à créer par exemple en Afrique noire des élites favorables à la présence française et qui ont un temps regretté le désengagement trop rapide de leur mentor. Ils ont organisé une « décolonisation tranquille ».

L'auteur ajoute à l'histoire de la décolonisation, celle d'après qui voit les ex-populations colonisées coloniser à leur tour leur ancien tuteur en créant des diasporas qui vivent plus intensément que leurs aînés dans des comportements hostiles au pouvoir mais hors de chez eux. Les occupants, ce sont eux. Ils ne veulent pas s'assimiler et provoquent des difficultés chaque jour plus graves. Beaucoup se comportent contre les Français de souche sur leur territoire national, comme s'ils menaient un combat décolonial chez eux... D'autres défendent farouchement une France qui leur permet d'échapper au désastre qu'aura été la gestion des états anciennement décolonisés ravagés par les mafias, l'armée, le vol et l'extorsion, les guerres, l'Islam armé, avec une corruption massive et débilitante.

L'auteur montre avec juste raison que plus la gestion souveraine a été nulle après la décolonisation dans les pays « libérés » plus on souffle la haine du colonisateur. C'est frappant en Algérie où l'armée a tout pris, captant à la fois la rente pétrolière, et les meilleures terres de la Mitidja et se maintient, après une guerre civile atroce avec les islamistes, par la violence et la corruption tout en dénonçant inlassablement les Français. Rappelons que le Maghreb est indépendant depuis près de deux générations. Les combattants des années 55 à 60 sont tous morts ou presque et seuls quelques parents très âgés peuvent encore parler des années cinquante. Encore dix ans, et il ne restera plus personne qui peut se dire témoin de l'ancienne histoire coloniale qui devient une mémoire détournée, fantasmatique et intéressée.

Les repentances hémiplogiques ne servent aucune bonne cause pense l'auteur qui écrit : « au lieu de cracher sur des cadavres bien froids, hissons-nous à la hauteur des monstres qui dégradent l'humanité ici et maintenant ». « À la repentance il faut répondre par la transparence : tout dire, tout mettre sur la table, le meilleur comme le pire. La vérité est l'antidote au venin de la repentance ». « La vérité ou la guerre civile, telle est l'équation du moment » « **L'histoire n'a pas commencé avec la colonisation et ne s'est pas terminée avec la décolonisation. Le mythe de la virginité rompue est une foutaise comme la thèse de la persistance d'un traumatisme colonial après les indépendances** ».

Pour finir, dit l'auteur, la colonisation est une mauvaise idée qui a eu des effets inespérés. L'urgence actuelle est de régler les difficultés actuelles pas de ressasser des slogans avec cynisme et mauvaise foi. Ces difficultés sont urgentes et graves et peuvent unir tous les camps assoiffés de vérité et de progrès.

« Un livre épatant qu'éclabousse l'esprit dans ces temps de misère où la bassesse est reine » aurait dit Luther.

Didier Dufau